

Gustave Roud

CAMPAGNE PERDUE

Parution le 7 mai 2026

Editions Zoé

Préface de Tanguy Viel :

La lumière, les phrases, les garçons

Un homme croit approcher du bout du chemin. Un homme se retourne et feuillette le grand livre de sa vie ou plutôt ce qu'il en reste : les quelques centaines de pages volées à l'évanescence du temps. Il faut savoir cela pour lire *Campagne perdue* : ce n'est pas une marche de plus dans l'aventure épiphanique d'un poète mais bien un regard qui rassemble ce qui fut déjà cueilli. Jamais peut-être le sens du mot « recueil » n'aura été aussi littéral. Tout est là, au pied de lui, et il lui suffit de se baisser pour ramasser. Pourtant même cela, se baisser pour ramasser, cueillir à nouveau la rose d'hier, ce n'est pas si simple, car seuls certains éclats portent en eux assez de reviviscence pour s'activer encore.

Il faut donc l'imaginer, lui, Gustave Roud, assis à son bureau, autour de lui mille carnets et revues, mille cahiers faits de promesses et d'envois, de notes mal prises ou dix fois recopiées, cherchant dans tout ce fatras les motifs qui dessineraient non une autobiographie, ce n'est pas son projet, mais la présence à soi-même de son propre passé. Quelles pages l'électrisent encore ? Quelles intensités circulent ainsi en se relisant ? Quels échos la chose écrite réveille-t-elle pour l'homme mûr et presque vieux ? Ce doit être d'autant plus étrange à éprouver quand on fut bâti comme Roud, d'un seul bloc, monolithe en quelque sorte et qui ne se déroba jamais ni à son lieu, la campagne suisse, ni à sa forme, la prose poétique, en un mot suivit, ou subit, toute sa vie ce même *ethos* droit et ténu – celui-là qui consista à arpenter incessamment les mêmes sentes reliant les mêmes fermes abritant les mêmes laboureurs et que toujours, rentrant chez lui, à moins que sur le motif, il chercha à écrire. Et dans ce terme si vaste, écrire, il faudrait sans doute envisager toutes les fonctions mêlées ou rêvées de l'élan qui le met en branle : consigner, révéler, déplorer, aimer, sauver, j'en passe, et des meilleurs.

Un poète de mes amis, récemment disparu¹, grand lecteur de Gustave Roud et à qui l'on avait demandé un jour ce qui comptait le plus dans la vie, réfléchit et répondit : « *la lumière, les phrases, les garçons* ». Je crois que cette trinité s'appliquait aussi à Gustave Roud dont toute la poésie n'aura fait que chercher la synthèse, peut-être même la synesthésie de ces trois puissances. Il m'arrive de me demander comment il fit pour ne pas se lasser de lui-même, comment il put renouveler son émerveillement comme sa mélancolie sans n'en plus pouvoir de mariner ainsi dans son propre jus. C'est pourtant là sa trempe, je veux dire, sa qualité de poète et même la clé d'une œuvre possible. Il en va souvent ainsi des grands diaristes, d'Amiel à Jules Renard, de remuer incessamment la même eau pour, justement, qu'elle ne croupisse pas. Et ce n'est pas un hasard si Gustave Roud tint aussi un long journal, et d'une facture si proche de ses recueils poétiques – une seule voix toujours, la même, qui coule de ses lèvres et s'emploie au phrasé de son monde.

1 Il s'agit de Stéphane Bouquet, décédé au mois d'août 2025. Cette préface fut tout entière écrite le regard tourné vers lui.
Texte non corrigé. Tous droits réservés

A peu autant qu'à Roud s'appliquerait la maxime de Chazal : « *Rien de grand ne se fait sans l'idée fixe, ce clou à transpercer l'invisible.* » On pourrait dire : Gustave Roud a su persévérer dans son être et ce fut là sa grandeur – encore que ce n'est pas un mot qu'il aurait employé, s'aimant trop peu, insatisfait de lui-même parce que tout, autour, lui semblait justement plus grand que lui – la lumière, les phrases, les garçons. C'était là plutôt son « Umwelt » pour parler comme l'éthologue, à moins que son « Innenraum » pour parler comme Rilke, à moins que, quelquefois, sa prison. De là que Gustave Roud développe une écriture pour ainsi dire fractale : on peut lire tout Roud, on peut n'en lire qu'une page, tout s'y tiendra déjà, ou presque. Mais restons sur ce « presque » car il est certain aussi que chaque paragraphe en sa ressaisie sur la grande carte du Temps se teinte de l'effet panoptique produit par ses voisinages, ses reprises, ses sautes : telle note de 1919, telle autre de 1951, telle autre de 1933, tout s'amplifie de résonner ainsi de la courbure vibrante d'une vie. Tout s'amplifie de la rétrospection que Roud lui-même prend soin d'annoncer dans son prélude.

Ainsi ce temps démonté puis remonté qui se dépose dans *Campagne perdue* en autant de feuillets réactivés, pour ne pas dire ressuscités, inscrit sa silhouette dans l'humeur de son siècle. On peut certes lire *Campagne perdue* comme une ultime manière de se reprendre, ligne de crête d'une longue chaîne de déplorations, d'humilités répétées, avec elle la signature d'un lent effacement dont on lirait les derniers échos avant disparition mais ce temps qui a passé pour le poète, le deuil de chaque instant trop fugitif et la série d'émerveillements qui l'a accompagné, tout cela se double d'une autre échelle plus historique et qui mesure en creux, pour la matière alentour, ce qui se perd, ou plutôt se crée, ou plutôt se transforme : cette campagne qui ne reviendra pas, peu à peu mécanisée, dont l'inflation technique semble affecter la densité des affects. En cela l'oeuvre de Roud est aussi document – un document certes lyrique et même élégiaque mais un document quand même, inscrit dans son époque : une manière de pleurer le pastoral qui appartient au XX^{ème} siècle, fait de romantisme endeuillé. Le romantisme tout court est sans doute déjà deuil et nostalgie mais celui de Roud, après Rilke, avant Jaccottet (s'il doit être, pourquoi pas, la courroie de transmission de l'un à l'autre), fait l'expérience en direct de la grande transformation. Il en est, il faut dire, l'exact contemporain, commençant à écrire à la fin de la première guerre mondiale et terminant dans les années 70. Roud aurait pu écrire : « *la forme de la campagne change plus vite, hélas, que le cœur d'un mortel* ».

Est-ce pour cela, pour lutter contre cela que Gustave Roud traque tant, au cœur de l'impermanence, tout ce qui revient : le stable, le cyclique, l'éternel qui court sous le transitoire ? Est-ce de là qu'il tient ce compte obsessionnel des saisons ? Comme ce fameux mot *kigo* du haïku qui en impose l'indice, il y a chez Roud, à chaque phrase ou presque, un marqueur de saison, une mise en couleur du temps et même une tentative d'irisation, comme si l'écriture était une pluie fine déposée devant le soleil – il y a beaucoup, beaucoup de soleil chez Roud, même dans l'extrême-hiver, de la lumière qui coupe et dessine et fait apparaître les angles aigus des murs, les herbes grasses et les neiges éternelles. Posté là devant le soleil, sa douce silhouette encombrée de son ombre, Gustave Roud ne cesse de produire, avec beaucoup d'art, de patience et d'attention, ses propres arcs-en-ciel.

Quelque chose va se perdre, quelque chose s'est perdu, et c'est le sens même de la poésie que de venir au secours d'une vie qui toujours s'en va. En ce sens, il y a quelque chose de christique chez Roud : il voudrait racheter par l'écriture le monde puni de mort et de finitude, se promenant sans relâche à travers champs, présence toujours un peu fantôme, suspecte même face aux laboureurs qui ne savent pas toujours quoi faire de celui-là qui voudrait juste les angéliser en leur donnant, *a contrario* de leurs sabots trop posés dans la terre épaisse, une silhouette volante, une âme peut-être qui se détacherait d'eux et les éterniserait par l'écriture – comme il le fit tant, aussi, en les photographiant.

Plus encore que le Christ, la figure dont il serait le plus proche serait peut-être celle de Saint-François d'Assise. Roud lui-même paye sa dette à Saint-François et ne cache pas son admiration quand il écrit dans son journal : "Saint-François : un christianisme qui intègre le monde". Et c'est vrai qu'il y a chez ce promeneur qui va de village en village quelque chose de François, une sorte d'amour contemplatif, platonique, dit-on souvent de lui, et comme volontairement naïf, c'est-à-dire pauvre,

c'est-à-dire dépouillé des mille oripeaux d'une posture, d'un appareil, ou plus encore d'une « institution » poétique.

Encore qu'à ce jeu des analogies, il est difficile de ne pas faire un sort à la polysémie du titre et se demander si cette « campagne » ainsi perdue, après une vie entière de quasi-dévotion à la poésie, n'est pas aussi d'ordre militaire. Ainsi donc (hypothèse), Gustave Roud, ni Christ ni François, se serait fait Templier, moine-soldat appelé à une vie de croisade dans le Haut-Jorat, en quête du Saint-Graal. Quel Graal : la lumière ? Les garçons ? Au moins nous sommes sûrs qu'il en ramena le troisième terme : les phrases.